

Introduction

LA CAPITALE DES RIVIERAS

Jean-Christophe Gay

Qu'on la nomme «French Riviera» dans le monde anglophone ou «Côte d'Azur» dans le monde francophone, ce petit bout de littoral méditerranéen ne laisse pas indifférent. Admirée par certains, abhorrée par d'autres, elle fait partie des destinations touristiques les plus célèbres du monde et ceci depuis très longtemps. Malgré sa forte urbanisation, elle a échappé, pour le moment, à un néologisme dépréciatif, du type «benidormisation», «baléarisation», «marbellisation», «rimisation» ou «waikikification», stigmatisant des lieux jugés trop anthropisés. Si «côtedazurisation» ou «montecarlisation» restent rares, c'est peut-être parce que la Côte d'Azur et la Principauté ont réussi à conserver une part de prestige hérité du XIX^e siècle et de cette élite mondiale qui les avait choisies pour y passer l'hiver. Pourtant son tourisme a radicalement changé: ceux qui la fréquentent ne sont plus les mêmes et l'aristocratie a laissé la place à une clientèle beaucoup plus populaire et variée; les pratiques touristiques ont été renouvelées, avec le déclin de l'hivernage au profit de l'été, du soleil et du bain de mer; l'hébergement a beaucoup évolué; les paysages ont été transformés. Une «nouvelle Côte d'Azur» a vu le jour dans l'entre-deux-guerres et a complètement supplanté la Côte d'Azur originelle dans les années 1950.

GÉOHISTOIRE D'UN MOMENT DE LIEU TOURISTIQUE

Pour pleinement comprendre cette métamorphose l'approche géohistorique est nécessaire, sachant que la géographie peut être considérée comme une forme d'histoire dans l'espace pour paraphraser Élisée Reclus (1830-1905). Si l'historien Fernand Braudel (1902-1985) a été le diffuseur en France de la géohistoire, en faisant de l'espace l'expression du temps long des sociétés, notre démarche diachronique sera différente. Notre dessein est de nous interroger sur l'articulation

entre le local et le général, en nous plaçant au-dessus des contingences pour aborder les causalités multiples à l'origine de la dynamique azurienne. Ce livre n'est donc pas seulement une monographie, puisqu'il cherche à mettre en relation des lieux et des hommes à des échelles différentes. Ce sont ces connexions et une volonté comparative qui constituent les fondements de notre projet. Pour cela, nous nous appuyons sur le concept de « moment de lieu », que Rémy Knafou a développé au sein de l'Équipe MIT (2005) et qui nous permet de replacer la Côte d'Azur dans la dynamique des pratiques touristiques et celle de la diffusion spatiale du tourisme.

Le « moment de lieu » désigne l'espace de temps plus ou moins précis où une contrée matérialise une situation de portée générale, c'est-à-dire le moment où la contrée constitue une référence, voire un modèle pour d'autres lieux. Elle devient ainsi emblématique d'une époque. Ce concept a été imaginé pour tenter de comprendre les conditions d'apparition de pratiques touristiques nouvelles, associées à des lieux géographiques, qui ont permis la survenue de celles-ci. Il peut être appliqué à d'autres champs, et pour le rendre plus compréhensible nous donnerons l'exemple d'un moment de lieux non touristique, celui de la Silicon Valley, au sud de San Francisco, des années 1980 qui matérialise la réussite de l'industrie montante de l'informatique et celle d'un modèle spatialisé de réussite, diffusé dans le monde entier. En témoigne la reprise du nom, un peu partout : la « Silicon Valley française » (Sophia-Antipolis), la « Silicon Valley écossaise », la « Silicon Valley chinoise » la « Silicon Valley italienne », la « Silicon Valley indienne » (Bangalore), etc. La diffusion de certains toponymes est symptomatique de ce rôle de modèle que jouent certains lieux. Par exemple, dans le champ du tourisme, on trouve plusieurs stations balnéaires qui ont pris le nom de « Brighton » à travers le monde, aux États-Unis, au Canada, en Afrique du Sud, en Malaisie, en Australie, en Nouvelle-Zélande et même en France avec Brighton-les-Pins, commune de Cayeux-sur-Mer sur la côte picarde. La multiplication des « Las Vegas de », tels Macao pour la Chine, Sun City pour l'Afrique du Sud, Vladivostok pour la Russie... est aussi éclairante. La diffusion de certains bâtiments est pareillement un autre indicateur de cette influence, comme le casino de Monte-Carlo copié à Biarritz (casino Bellevue, 1887), Royan (casino de Foncillon, 1885) ou Saint-Sébastien (Espagne).

Le tourisme aujourd'hui est le fruit de ces influences croisées et successives. Les moments de lieux sont les jalons de la diffusion planétaire des pratiques touristiques et de la multiplication des lieux touristiques. L'énorme majorité de ceux-ci n'a été que des copies et est apparue à la suite de lieux, où de nouvelles manières de faire du tourisme se sont mises en place. Quelques lieux ont donc de l'influence et beaucoup d'autres sont sous influence, mais un lieu peut être tour à tour ou concurremment un modèle et une copie, en adoptant des pratiques nées ailleurs. À l'instar de la « valeur universelle

exceptionnelle», qui a valu à une large portion du centre-ville de Nice son inscription sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco, la Côte d'Azur dans son ensemble fait partie des rares contrées fondatrices de ce phénomène de civilisation. Le moment de lieu de la Riviera débute à Nice à la fin du XVIII^e siècle, lorsque s'invente l'hivernage et que la ville d'hiver sort de terre. Il atteint son plein régime dans la seconde moitié du XIX^e siècle, quand ce littoral devient une référence pour le monde entier. Mais on ne peut cependant pas la comprendre aujourd'hui sans faire appel aux nombreuses influences qu'elle a connues. Sa pérennité tient dans sa plasticité, dans sa capacité à adopter des innovations diverses, et si le littoral reste le lieu touristique majeur à l'échelle planétaire c'est que s'y sont succédé plusieurs usages, dont certains ont disparu : hivernage, bain à la lame, bronzage, nautisme, thalassothérapie, climatothérapie, etc. En creusant la notion de «riviera» par l'étude du «moment azuréen», nous ambitionnons de mener une démarche connectée, reposant sur une géohistoire touristique globale aux interactions multiples.

Le concept de moment de lieu permet donc de mettre en évidence les relations de parenté entre les lieux touristiques et peut se comparer à une démarche phylogénétique. Ces liens peuvent être parfois insoupçonnés, car les lieux physiquement sont très différents. Par exemple, les *hill stations* himalayennes sont en filiation avec la Côte d'Azur puisque la quête de douceur pendant la mousson d'été éclaire la montée de la société coloniale britannique en altitude. L'importance du médical et la recherche d'un changement d'air expliquent que les Allemands, Néerlandais, Étatsuniens et Français en feront de même dans leurs colonies. Nombre de lieux touristiques ont été créés pour se mettre à distance de la maladie, comme les épidémies de choléra ou de fièvre jaune, tels les massifs des Adirondacks ou des Catskills dans le nord-est des États-Unis, ou les régions de montagne de Mendoza et Córdoba pour les citadins de Buenos Aires au XIX^e siècle. Dans les régions tropicales, le paludisme a favorisé la villégiature en altitude et la création des *hill stations*. Cette relation à la douceur hivernale ou d'altitude relie ces lieux par une même dynamique et ce n'est pas un hasard si en Indochine, cette villégiature est appelée «hivernage», en référence avec la Riviera, alors qu'elle se passe en été. La recherche d'une certaine homothermie et l'importance de la «saison» établissent des liens entre ces lieux, dont le fonctionnement est assez semblable. Simla, la capitale d'été de l'empire des Indes, dispose d'un *Mall* dont la fonction est la même que la promenade des Anglais à Nice et les pratiques sociales y sont identiques.

DE LA RIVIERA AUX RIVIERAS

Bien qu'ayant des ascendances anciennes, remontant à l'Antiquité avec la villégiature romaine notamment, le tourisme est une invention anglaise du XVIII^e siècle, dans le prolongement du Grand Tour,

à l'origine d'une véritable culture du déplacement en Grande-Bretagne (Towner, 1996). La première forme de lieu de séjour touristique est la station thermale et la première localité que l'on peut considérer comme touristique est Bath, dans le sud-ouest de l'Angleterre. Cette modeste bourgade où quelques curistes s'ennuyaient connaît une remarquable urbanisation au XVIII^e siècle. Le *healthy place* devient un *pleasure place*. Y prendre les eaux devient un prétexte. Les réceptions mondaines s'enchaînent dans les *assembly rooms*, où se côtoient l'aristocratie oisive déclinante et la nouvelle élite bourgeoise et industrielle. De ce creuset naît le tourisme, une forme d'organisation transformant le temps de non-travail en temps de loisir. Les classes aisées anglaises commencent à s'adonner aux bains de mer dans les premières décennies du XVIII^e siècle. Elles convergent vers Brighton, Margate ou Scarborough qui offrent quelques logements et divertissements permettant de tuer le temps. Le docteur Richard Russell (1687-1759) vante les vertus thérapeutiques de l'eau de mer et recommande leur usage à Brighton. Le succès de ses traitements basés sur le « bain à la lame », est tel qu'il transforme Brighton en une élégante station balnéaire. Jules Michelet, au siècle suivant, en fait « l'inventeur de la mer ».

À côté de ces stations, un autre type de lieux touristiques émerge dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, avec l'arrivée de populations allogènes attirées par leur douceur hivernale. Ainsi, Nice se transforme profondément par l'accueil d'hivernants à l'origine de la création d'une « ville d'hiver ». Ce moment niçois, dans lequel s'invente l'hivernage, commence dans les années 1760, lorsque débute le séjour de familles aristocratiques britanniques. L'Écossais Tobias Smollett (1721-1771), qui raconte dans ses lettres notamment son séjour en famille à Nice de 1763 à 1765 (*Travel through France and Italy*, 1766), contribue grandement à la réputation de douceur du climat niçois, tout comme le philosophe suisse Johann Georg Sulzer (1720-1779), qui publie en allemand son Voyage de Berlin à Nice, ou le Français Jean-François Albanis Beaumont (1753-1811) avec son *Voyage historique et pittoresque au comté de Nice* (1787). Une nouvelle forme de villégiature s'invente. Elle repose sur la beauté des paysages, qu'on va chercher à rendre plus exotiques en introduisant des espèces végétales tropicales ornementales dont l'acclimatation est permise grâce à des températures hivernales positives.

Toute une mince bande littorale se touristifie ensuite. Son intense vie mondaine et son urbanité spécifique en font une référence à la Belle Époque, de sorte que la clémence d'autres littoraux va être valorisée de la même manière. Ce processus de duplication et de diffusion explique que les géographes vont faire de « riviéra », au départ un nom commun italien signifiant « rive », une notion géographique qu'on trouve dans quelques dictionnaires de la discipline. Dans celui de Pierre George la notion est ainsi définie : « Nom commun issu du nom géographique des rivages italiens du golfe de Gênes

et désignant une côte abritée des intempéries propres aux cultures délicates et au tourisme»¹. Pour Roger Brunet, il s'agit d'un «type de côte touristique dominée par la résidence riche, densément occupée, avec un relief accusé, de nombreux caps et baies, un climat considéré comme enchanteur»². Pour le premier, le climat détermine donc les fonctions. La définition du second est fonctionnelle et paysagère, hésitant à sortir du déterminisme climatique en évoquant sa perception. La Côte d'Azur a donc servi de modèle dans le monde entier.

AUX ORIGINES DE « RIVIERA » (Lorenzo Bagnoli)

Le mot *riviera* est une dérivation du bas latin *ripa-ria* (rivage), née spontanément dans le patois génois vers les ^{ix}e et ^xe siècles en relation avec l'affirmation de la suprématie de la ville de Gênes vers le Levant de la Ligurie, *Riparia Ianuae Orientis*, et le Ponant, *Riparia Ianuae Occidentis* (Lamboglia, 1946). Pendant plusieurs siècles, ce terme a opposé le centre urbain majeur de la Ligurie à ses territoires maritimes périphériques

mais l'arrivée du tourisme dans ces régions au cours de la deuxième moitié du ^{xix}e siècle lui a donné une autre connotation. Depuis lors, en effet, le choronyme *Riviera* évoque une contrée au doux climat maritime, à la vocation touristique et à l'atmosphère mondaine. C'est ainsi que de nombreuses régions touristiques côtières ont été nommées, non seulement en Italie, mais aussi en Europe et dans le reste du monde. ■

QUELLES LIMITES POUR LA RIVIERA ?
(Lorenzo Bagnoli et Jean-Christophe Gay)

S'il n'y a pas une seule réponse à cette question, on peut tenter d'y répondre en proposant deux solutions, celle d'une Riviera élargie et celle d'une Riviera restreinte. La proposition de la délimiter par Cassis à l'ouest et Sanremo à l'est pourrait sembler intéressante mais elle paraît très dissymétrique en défaveur de la partie italienne. Sanremo n'a jamais constitué une limite de la Riviera et la première véritable discontinuité sur le littoral de l'ouest ligure est la plaine de Albenga, césure non seulement physique, mais aussi touristique, ce qui

fait d'Allassio la limite orientale de cette Riviera restreinte. À l'ouest, la première discontinuité est le massif de l'Estérel. La Riviera restreinte s'étire donc de Théoule-sur-Mer à Allassio. Toutefois, si nous voulons considérer une région touristique plus élargie en la faisant démarrer à Cassis côté français, et donc en intégrant l'ensemble du littoral varois et l'extrémité orientale du littoral des Bouches-du-Rhône, il faut alors aller jusqu'aux Cinque Terre et donc placer la limite orientale au sud-est de La Spezia et de Lerici. ■



Figure 1. – Carte schématique des limites de la Riviera.

1 GEORGE Pierre, *Dictionnaire de la géographie*, Paris, PUF, 1974, p. 373.
2 BRUNET Roger, *Les Mots de la géographie*, Paris, La Documentation française, 1992, p. 395.

Une multitude de lieux touristiques se sont prévalus d’une ressemblance avec la Riviera en se qualifiant eux-mêmes de « riviera ». Cette stratégie promotionnelle est ancienne, puisqu’elle remonte au XIX^e siècle, et a eu tendance à se répandre, en concernant des lieux de plus en plus éloignés et différents de la Riviera éponyme. Ainsi, l’emprunt de ces régions côtières repose sur trois catégories d’analogies : climatiques, topographiques et sociétales. Dans le tableau ci-dessous (tableau 1), qui n’est pas exhaustif, nous les avons classées en fonction de leur degré de similarité avec la Riviera franco-italienne. Celle-ci jouit d’un climat d’abri, qui la protège des rigueurs de l’hiver, spécialement du mistral, un vent du nord froid et violent qui souffle en Provence. La topographie, c’est-à-dire un versant tombant dans la mer et orienté au sud, donc un adret, est un facteur majeur pour comprendre cet effet d’abri. Cet arrière-plan montagneux constitue également un paysage valorisé. Enfin, l’existence d’une population riche en villégiature, qui produit un territoire à son image, c’est-à-dire marqué par l’opulence et le souci de l’ornementation, avec une architecture monumentale et ostentatoire, conduit à une troisième analogie qu’on peut qualifier de sociétale.

Tableau 1 – Gradation dans la similarité de quelques riviéras

RIVIERAS	PÉRIODES DE CRÉATION	CLIMAT	TOPOGRAPHIE	SOCIÉTÉ
Autrichienne	Fin XIX ^e siècle	X	X	X
Criméenne	Fin XIX ^e siècle	X	X	X
Pontique	Début XX ^e siècle	X	X	X
Vaudoise	Fin XIX ^e siècle	X	X	X
Californienne	Début XX ^e siècle	X	X	
Romagnole	Fin XIX ^e siècle	X		X
Américaine (Floride)	Fin XIX ^e siècle	X		X
Japonaise	Début XX ^e siècle	X	X	
Lettone	Fin XIX ^e siècle			X
Allemande	Fin XIX ^e siècle			X
Anglaise	Fin XIX ^e siècle	X		
Cambodgienne	Années 1950	X		

«Une géohistoire de la Côte d’Azur», sous la direction de Jean-Christophe Gat
ISBN 979-10-413-0109-6 Presses universitaires de Rennes, 2026, www.pur-editions.fr

RIVIERAS	PÉRIODES DE CRÉATION	CLIMAT	TOPOGRAPHIE	SOCIÉTÉ
Athénienne	Années 1950	X		
Languedocienne	Années 1960	X		
Martiniquaise	Années 1960	X		
Guadeloupéenne	Années 1960	X		
Turque	Années 1980	X	X	
Mer Rouge	Années 1990?	X		
Maya	1997	X		
Des Alpes (Aix-les-Bains)	2016		X	

Source : élaboration personnelle

Cette dynamique toponymique correspond à des circulations d’hommes et d’idées. Les élites européennes au XIX^e siècle passent d’un littoral à un autre. Au sein de cette classe dominante, cosmopolite et très mobile, l’information circule vite et fréquenter plusieurs lieux permet d’entretenir son capital social. Les fortunés nord ou sud-américains traversent l’océan Atlantique chaque hiver pour se rendre en Europe. Les architectes John Carrère et Thomas Hastings, qui ont dessiné les hôtels *Ponce de Leon* et *Alcazar de St Augustine* (Braden, 2002, p. 148), intitulèrent leur ouvrage *Florida, the American Riviera* (sic) publié en 1887, car ils avaient fait leurs études à l’École des Beaux-Arts à Paris et connaissaient probablement Nice et la Côte d’Azur. Certains passent d’une riviera à l’autre en pratiquant la multi-résidence, comme Robert Smith qui avait un château à Nice et à Torquay, sur la « riviera anglaise ». Des lieux sont en contact, comme Sanremo et Atami, sur la péninsule d’Izu, la « riviera japonaise », qui sont jumelés depuis 1976. À Sanremo, il existe un jardin japonais au milieu du jardin Ormond en l’honneur de ce jumelage, et un parc San Remo à Atami.

Parmi les rivieras recensées dans le tableau I, quatre présentent de fortes ressemblances avec la Riviera, bien que leur mise en tourisme et leurs caractéristiques climatiques, topographiques et sociétales ne soient pas complètement identiques. Dès leur naissance, les littoraux touristiques autour d’Opatija, Yalta et Sotchi ont été respectivement qualifiés de « Riviera autrichienne » (Rapp et Rapp-Wimberger, 2013), de « Riviera criméenne » et de « Riviera caucasienne ». On voulut faire d’Opatija un « autre Nice » et les Soviétiques présentaient volontiers Yalta comme la « Nice rouge ». Les Habsbourg d’Autriche jouissent de leurs littoraux istriens, avec Portoroz (Slovénie), et dalmates, avec Opatija (Croatie), qui devient alors un lieu touristique fameux, situé au pied du Carso ou Karst, un haut-plateau des Alpes

dinariques qui le protège de la bora, un vent du nord soufflant sur la mer Adriatique violent et glacial en hiver, particulièrement fort à Trieste ou sur le golfe de Kvarner. Opatija présente le plus de ressemblance avec la Riviera par sa topographie, son climat et la société qui l'a créée. Le déclin de cette station, une des plus chics de la Belle Époque, avec, en plus des têtes couronnées, des touristes comme Gustav Mahler (1860-1911), James Joyce (1882-1941) ou Isadora Duncan (1877-1927), correspond aux bouleversements géopolitiques des Balkans à partir de 1914, comme le rappelle l'évolution du nom de l'hôtel *Imperial*, devenu le *Regina Elena* sous l'administration italienne, le *Moscow* de 1945 à 1948, lors de l'idylle soviéto-yougoslave, le *Central*, après la rupture avec l'URSS, pour redevenir l'hôtel *Imperial* aujourd'hui. Parallèlement à Opatija, d'autres localités sont lancées, telles celles insulaires de Veli Losinj et Mali Losinj par la venue de François-Joseph 1^{er} d'Autriche en 1875. Plus au sud, à Lesina-Hvar sur l'île dalmate de Hvar une autre analogie, fondée sur l'insularité, est utilisée pour se démarquer de la concurrence en la qualifiant au début du xx^e siècle de « Madère autrichienne ».

Yalta, nichée sur le versant méridional des monts de Crimée, tombant littéralement dans la mer et culminant à plus de 1 500 m d'altitude, est considérée comme la Nice russe. Elle est « découverte » dès 1810-1820 par l'élite russe. En 1860, les Romanov achètent le domaine de Livadie, dans la banlieue de Yalta. À l'instar d'Opatija, l'installation saisonnière de la haute aristocratie, en l'occurrence ici la famille du tsar, et plus tard des hiérarques soviétiques, pour profiter de la douceur du climat, combinée aux conseils de médecins influents vantant le caractère salvateur de l'air, garantissent le succès de ce littoral. Plus à l'est, au pied du Caucase, c'est le père de la spéléologie moderne, Édouard-Alfred Martel (1859-1938) qui nomme ce littoral la « Côte d'Azur russe » ou la « Riviera du Caucase », titre de son récit de voyage dans cette région :

« Entre Novorossiisk et Soukhoum [...], 370 km de grèves s'allongeaient presque sans interruption merveilleusement préparés par les bains de mer ; de grandioses forêts, propices à l'ombrage des villes et au rafraîchissement des promeneurs d'été, montaient du sable même de ces grèves jusqu'aux premières cimes glacées du Caucase, à plus de 3 km en l'air ; et sur les pentes inférieures des sommets, les vallées déjà montagneuses étaient défendues des vents, à la fois du nord et du large, pour l'installation idéale de sanatoriums futurs ! La douceur relative du climat autorisait la conception d'une Riviera caucasienne faisant pendant, vers l'autre bout du bassin méditerranéen, à celle de Provence et de Ligurie : le littoral caucasien est à tous égards particulièrement apte à un plus complet développement que la côte de Crimée, où Yalta, la célèbre Nice

Russe, se trouve déjà [...] trop à l'étroit contre les escarpements, de monégasque allure, des calcaires monts Jaila »³.

La Riviera vaudoise, qui apparaît à la fin du XIX^e siècle, bien que lacustre, a de fortes ressemblances avec la Riviera. Vevey ou Montreux sont des stations extrêmement chics qui bénéficient d'un cadre exceptionnel. C'est la riviera alpine la plus connue.

D'autres rivières présentant de fortes différences avec la Riviera. Pour certaines, l'analogie n'est que sociale, comme sur la mer Baltique Jurmala, la riviera lettone, ou Heringsdorf (Allemagne), la « Nice de la Baltique » sur le littoral de la « Riviera allemande », où on utilise ce toponyme pour mettre en relief la qualité des personnes qui les fréquentent, et donc l'aménité des lieux, quand bien même le climat et la topographie n'ont pas grand-chose à voir avec la Riviera. La « riviera anglaise » est née à l'époque victorienne, quand la relative douceur du climat des Cornouailles, au sein des îles britanniques, a été comparée à celle de la Côte d'Azur, la station de Torquay en étant la principale bénéficiaire. La riviera romagnole renvoie à la Ligurie qu'elle concurrence (Biagini, 1990, Rouleau-Racco, 2017). Outre-Atlantique, la Floride devint un lieu majeur d'hivernage pour des habitants du nord-est du pays, sous l'impulsion des hommes d'affaires Henry Plant (1819-1899) et Henry Flagler (1830-1913). Ce dernier nomma la côte est de la Floride l'*American Riviera* pour faire venir les riches Étatsuniens qui avaient l'habitude d'aller chaque hiver sur la Côte d'Azur. La mise en tourisme du littoral de Palm Beach à Miami est liée à ce dernier qui fait de Palm Beach une station d'hiver en 1890 et de Miami à la toute fin de ce siècle. Il renforce l'importance de St Augustine avec l'ouverture en 1887 de l'*Hotel Ponce de Leon*, de style renaissance espagnole et de 450 chambres. Il bâtit à Palm Beach le *Royal Poincinia Hotel*, qui totalise 500 chambres à son ouverture en 1894. À l'ouest de la péninsule c'est Henry Plant qui développe des stations climatiques à partir des lignes de chemin de fer et des hôtels qu'il construit. Le *Tampa Bay Hotel* de style néo-mauresque compte 511 chambres. Ce n'est pas un hasard si à plusieurs milliers de km de distance on construit simultanément des hôtels de jauge équivalente (l'*Excelsior Régina Palace* ouvre en 1897 à Nice avec ses 400 chambres) et de style tout aussi éclectique et exotique. Miami, avec l'ouverture du *Royal Palm*, devient rapidement une station pour hivernants très aisés et il est intéressant de remarquer qu'elle se compare très vite aux « *famous resorts of Southern Europe* ». En empêchant les riches Étatsuniens de se rendre sur la Côte d'Azur en hiver, la première guerre mondiale est une aubaine pour Miami, qui se veut donc la Côte d'Azur américaine.

3 MARTEL Édouard-Alfred, *La Côte d'Azur russe (Rivière du Caucase)*, Paris, Delagrave, 1908, p. 3.

Côté californien, l'immigration en direction de Los Angeles dès les années 1870 est liée aux qualités vantées de son atmosphère et de son climat hivernal expliquant l'ouverture en 1888 du plus grand *resort* de l'époque à San Diego, l'*Hotel del Coronado*. Santa Barbara émerge comme la « riviera californienne » à la fin du XIX^e siècle. La référence à la Méditerranée est un moyen d'attirer les Étatsuniens du Nord-Est, qui fréquentent l'Europe, et de leur faire oublier l'héritage mexicain de la Californie. Plusieurs localités, rejetant l'image de Coney Island (New York), jugée ouvrière et vulgaire, mettent en avant la Riviera, qu'on associe à des paysages enchanteurs, à une vie mondaine de qualité et à des loisirs exclusifs, comme la plaisance. Ainsi, en 1927, « Hollywood Riviera », au sud de la baie, sort de terre. Ses promoteurs évoquent son raffinement et son élégance, se servant de la topographie de la pointe de Palos Verdes pour soutenir cette comparaison (Devienne, 2020, p. 43). Au Japon, l'adoption du calendrier grégorien en 1872 et la création du week-end sont à l'origine de la villégiature. Les fonctionnaires partent en vacances et les écoles publiques introduisent 30 jours de congés en été. Pendant que les Européens préfèrent la montagne dans des *hill stations* (Kariuzawa, Nikko...), des Japonais s'installent en bord de mer, dont beaucoup de dignitaires du gouvernement. La péninsule d'Izu, fut présentée dès 1910 comme la « *Riviera of Japan* ».

La plupart de ces rivières sont nées à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, quand l'aura de la Côte d'Azur est à son comble, mais quelques-unes émergent plus tard, démontrant la réputation que continue d'avoir la Riviera. Au Cambodge, Kep-sur-Mer, créée sous la colonisation française, devient la riviera cambodgienne ou riviera khmère sous Sihanouk, de 1955 aux débuts des années 1970. La « Riviera maya » au Yucatan (Mexique) est une appellation commerciale adoptée en 1997 par les pouvoirs publics. Dans les Antilles françaises, en Martinique comme en Guadeloupe, dans le cadre du IV^e Plan (1962-1965) durant l'âge d'or de l'aménagement du territoire, on choisit de créer des zones à vocation touristique, qu'on nomme « rivières », notion déjà évoquée en 1946 avec l'idée d'une « riviera française » en Martinique. Il en va de même avec la Mission Racine (1963-1983), sur la côte du Languedoc-Roussillon, à qui on doit la construction de La Grande-Motte, du Cap-d'Agde, de Port-Leucate ou de Saint-Cyprien, et qui a pour ambition l'émergence d'une « riviera languedocienne ». On peut remarquer que dans le cadre de la formation récente des intercommunalités en France, deux entités ont pris le nom gratifiant de « Riviera » : la Communauté d'agglomération de la Riviera française (CARF) centrée sur Menton, et la Communauté d'agglomération la Riviera du Levant (CARL) en

Guadeloupe, qui correspond au littoral sud de la Grande-Terre, très touristique avec les localités du Gosier ou de Sainte-Anne⁴.

Si la notion de riviéra était passée de mode en géographie, c'est qu'elle a été trop associée au primat du milieu physique, donc à la démarche déterministe. Le concept de moment de lieu permet de la replacer dans l'évolution des pratiques touristiques. La riviéra n'est plus ainsi un type de milieu biophysique qui aurait orienté les hommes, mais un lieu choisi par les hommes en fonction de considérations esthétiques, médicales ou sociales de l'époque. Dans cette perspective, ce ne sont pas les lieux qui attirent, mais les hommes qui les élisent en fonction des sensibilités et des pratiques du moment. C'est donc une approche renouvelée et culturelle que nous voudrions présenter dans cet ouvrage, dans le cadre d'une démarche géohistorique globale, en dépit d'un plan chronologique. En effet, d'une manière peut-être un peu simpliste et caricaturale, nous opposerons la Côte d'Azur originelle, traitée dans une première partie et aujourd'hui célébrée par le choronyme de « Belle Époque », chargé de valeurs anachroniques et nostalgiques⁵, à la « nouvelle Côte d'Azur », abordée dans la seconde partie.

4 En 2025, l'administration Trump a dévoilé un plan pour l'après-guerre dans la bande de Gaza, consistant à la placer sous administration étatsunienne pendant dix ans et à la transformer en « Riviera du Moyen-Orient ».

5 Voir KALIFA Dominique, *La Véritable Histoire de la Belle Époque*, Paris, Fayard, 2017, et KALIFA Dominique (dir.), *Les Noms d'époque. De Restauration à « Années de plomb »*, Paris, Gallimard, 2020.